

XYZ. La revue de la nouvelle



L'entretien

Thomas Mainguy

Numéro 127, automne 2016

Ponctuation : signe que les mots ne peuvent pas tout dire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82738ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mainguy, T. (2016). L'entretien. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (127), 29–33.

L'entretien

Thomas Mainguy

L'HOMME assis à côté de moi commença à parler sans lâcher le verre de jus de légumes posé devant lui. Je réalisai qu'il s'adressait à moi quelques instants plus tard. Nous étions seuls au comptoir du restaurant où Mathias Moulin, auteur de la remarquable *Lanterne rouge*, devait me rencontrer. On me dépêchait auprès de lui pour mener un entretien. L'obtention du prix Alizé venait de le mettre sur la carte. Ses lecteurs n'avaient jusqu'alors appartenu qu'à des cercles retirés d'intellectuels. Aussi bien dire qu'il n'avait fait que réunir des ombres autour de lui. C'est pour elles qu'il avait travaillé de manière invariable, même quand la douce frayeur de n'avoir plus rien à dire le visitait. Ce faisant, il leur avait offert au bas mot un livre par année depuis vingt ans. On a déjà invoqué son patronyme pour railler cette profusion. Personne n'a enregistré la moindre réaction chez cet homme qui passe ainsi pour un être dépourvu d'instincts polémistes. Je dois dire pour ma part, après m'être promené dans ses livres, que celui qui les prend pour du vent ne sait pas reconnaître les souffles de l'inspiration.

Même si j'étais ensorcelé par son œuvre, en harmonie avec elle, j'appréhendais l'arrivée de Moulin. Il y a dans sa prose quelque chose de relâché et d'ardent à la fois. Cela saute aux yeux quand on compare l'amorce quasi inappliquée des phrases et leur conclusion rigoureuse. Lorsqu'un point brise ce périlleux épanouissement, c'est comme s'il mettait fin, dans la force et le tremblement, à une poussée d'haltérophile. Est-ce la preuve qu'il existe une formidable continuité entre l'errance et l'ascension intellectuelles ? Quoi qu'il en soit, j'avais la curieuse impression que l'écrivain qui terminait les phrases n'était pas le même que celui qui les commençait. Lequel des deux se présenterait à moi ? Je tergiversais. L'initiateur devait être un ouvrier nonchalant, inapte à se fixer un but, un de ceux qui écrivent par 29

désœuvrement, parce qu'un crayon traîne sur leur table de travail. L'acheveur, lui, combinait peut-être l'inaltérable énergie d'un vieux paysan avec le zèle d'un instituteur, fauchant dans le discours tous les brins qui dépassent avec la même violence que s'il se fut agi de l'hydre de Lerne. Un être fuyant et libre comme le premier ne se laisserait pas plus saisir qu'un nuage. Un surhomme comme le second serait un massif inabordable, écrasant. J'allais être mal pris.

L'attente me portait à ces délires craintifs. Mon voisin, lui, parlait. Mes dispositions pour lier conversation avec ce monsieur étaient mauvaises. J'acquiesçais de la tête à ses propos, jusqu'à ce qu'il me demande ce que je faisais là.

— J'ai rendez-vous avec Mathias Moulin. Vous le connaissez ?

— On ne le voit pas souvent. Il vit avec sa femme un peu à l'écart.

— Ah bon... c'est une sorte de sauvage, insinuai-je.

— Non. Il est plutôt affable lorsqu'on le croise.

— Les gens d'ici doivent être fiers de côtoyer un pareil écrivain, lançai-je, en supposant que nous partagions la même admiration. Je fus détrompé.

— Pour être franc, confia-t-il, peu de gens s'intéressent à ce qu'il écrit, pour la bonne raison qu'il est un impossible conteur.

Moulin devait cette réputation aux tirades sinueuses dans lesquelles il se lançait, surtout en attendant son tour chez le barbier. Chaque fois, la confusion où il s'enlisait gagnait le petit salon, jetant un malaise qu'il avait du mal à dissiper. Les mots proliféraient dans sa bouche jusqu'à liquéfier sa pensée et il finissait plus hébété que tout le monde.

Mon interlocuteur s'était mis à plisser drôlement le front ; des spasmes traversaient ses sourcils comme de petites chenilles. Il ne touchait plus à son jus de légumes. Son aménité tournait presque au chagrin. Est-ce que mes questions l'indisposaient ? Après tout, c'était à Moulin que je devais les poser. Je passai outre cette brève réticence à poursuivre mon interrogatoire. Au fond, ce n'était qu'une manière de

faire connaissance. Je l'amenai à s'ouvrir davantage. Il me rapporta les ouï-dire circulant sur «l'auteur célèbre de la *Lanterne rouge*». Il fit allusion, tout de suite après avoir prononcé ces paroles, à un dénommé Alcanter de Brahm. Voulait-il vérifier si je flairais le mépris léger, où entraient un soupçon de bienveillance, qu'il avait pour Moulin ? Car j'appris plus tard que de Brahm était le promoteur oublié du point d'ironie. Mais sur le coup, cette obscure référence entra par une de mes oreilles et sortit par l'autre. Je n'en avais que pour les détails qui me faisaient pénétrer plus avant dans la vie de Mathias Moulin. *Pénétrer*, cela dit, n'est peut-être pas le bon mot.

Les anecdotes se sont enchaînées de manière à former un essaim bourdonnant. Elles n'avaient ni début ni fin. Elles pullulaient en s'enchâssant. Il pleuvait sur moi des paroles. Je fus pris d'un vertige où j'aurais basculé totalement si mon voisin n'avait pas, en mettant plus de sérieux dans sa voix, ravivé mon attention au moment où il rapporta l'histoire qui suit.

L'émondeur du coin s'était rendu un jour chez Moulin à sa demande. Il l'avait trouvé en état d'ébriété. Certains s'appuient sur ce détail pour mettre en doute cette affaire, car chacun sait ici que Moulin ne boit pas. Grégoire, l'émondeur, jure pourtant qu'il était saoul et, comme de raison, disposé à lui faire des confidences. Il avait avoué pratiquer son métier dans la hantise d'avoir à conclure. Il avait prétendu que ses phrases seraient infinies s'il laissait son crayon le conduire, ce à quoi il consentait dès qu'il l'avait en main. Il s'étonnait chaque fois du résultat : une sorte de complexe labyrinthique d'où il peinait lui-même à sortir. Le charme et l'inspiration filtraient à travers ce désordre, mais comment isoler leurs composantes ? Moulin avait déploré être incapable de résoudre ce problème. Cela expliquait pourquoi il n'était pas l'unique auteur de ses livres. Personne ne soupçonnait que sa femme en était la véritable architecte et que, sans elle, il serait encore perdu au milieu de son premier roman. Ensemble, ils avaient établi un rituel qui permettait

d'aligner son imagination. Sa femme mettait tous les jours ses textes au propre, puis elle en décantait la matière au plus profond d'elle-même, là où les antennes de la pensée ne se rendent pas. Le soir venu, après le repas, le cérémonial s'enclenchait. Moulin desservait la table et empilait minutieusement les plats, les assiettes et les ustensiles près de l'évier. Comme s'il eut préparé une baignoire, il ouvrait le robinet et laissait couler l'eau chaude. Il ajoutait ensuite le savon liquide en traçant un signe d'infini. La cuve s'emplissait. Le bruit de l'eau, la vapeur odorante, l'inconsistance de la mousse décongestionnaient leurs voies mentales. Sa femme prenait place devant l'évier. Moulin allait se rasseoir. Il se penchait sur les pages finement retranscrites et tendait l'oreille. En frottant les plats de manière circulaire, sa femme récurait sa conscience, la vidait. Une voix germe dans cette absence. Elle naissait comme une douleur, en s'intensifiant, jusqu'à ce qu'il faille l'extraire. Alors sa femme récitait d'un coup le texte à Moulin qui notait du mieux qu'il pouvait les amendements apportés. Les passages les plus irrécupérables finissaient par être redressés, aiguisés même, au point où il suffisait désormais de les lire pour qu'ils s'enfoncent loin dans la chair.

J'eus soudain un accès de lucidité. Cette histoire n'avait aucun sens. Il est vrai qu'elle élucidait mon intuition sur la double identité de Moulin, mais pouvais-je gober de pareilles élucubrations ? Est-ce qu'on se payait ma tête ? Mon voisin fit signe que non. Il avait l'air dépassé lui aussi. Je regardai ma montre. Moulin aurait dû être là depuis belle lurette.

— Il ne viendra pas.

Mon nouveau compagnon haussa les épaules et vida son verre de jus.

— Ne vous en faites pas, dit-il avant de régler sa note, de me saluer, de partir.

J'étais sur le point de faire de même lorsque j'eus l'idée, en bon journaliste, d'interroger l'émondeur en question pour avoir sa version des faits. Je demandai au serveur où je

— Autant que je sache, nulle part. Je ne connais aucun Grégoire qui vit dans les parages.

— Ah bon, marmonnai-je, vous êtes sûr ?

— Oui.

J'avais toutes sortes de questions, pensai-je, et je me retrouvais avec un mystère, ou une farce, sur les bras. Une belle enquête, m'aurait fait remarquer Alcanter de Brahm. Je griffonnai un message à l'attention de Moulin avant de m'en aller, au cas où. Quand je le remis au serveur, celui-ci me fixa, l'air amusé, et me demanda avec qui je croyais avoir parlé tout à l'heure. Craignant de répondre, je laissai sa question en suspens.